

Projet de vérité

Jean Pierre Girard

Number 80, Spring 1999

Vérités et mensonges

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/13608ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Girard, J. P. (1999). Projet de vérité. *Moebius*, (80), 61–68.

JEAN PIERRE GIRARD

Projet de vérité

Lui révéler absolument tout ce que je savais était la seule façon de la garder bien en vie, la tenir à distance, à l'abri en quelque sorte, très loin de moi, j'ai compris ça assez rapidement, malgré tout. Une espèce de projet de *vérité*, si on veut, mais je ne sais pas si le mot «vérité» prendrait un v minuscule, s'il s'écrirait au singulier ou au pluriel, ou s'il y aurait lieu de conserver le silence après l'avoir prononcé, je l'ignore vraiment, il faudrait que j'y réfléchisse. Quoi qu'il en soit, je lui ai tout de suite tout dit, ça me semblait aller de soi, je tenais évidemment à tuer très vite quelque chose, à éliminer dans l'œuf tout espoir de réussite, et cela par mesure de sécurité – ça se voyait qu'elle avait beaucoup souffert, cette femme, et je suis un gentleman, quand même.

Dès la première nuit, je lui ai donc dit: *Écoute... Je bois un peu... Pas de dépendance, comme ils racontent, mais plutôt un... un accompagnement, je dirais; quelque chose à nommer demain, avec toi, si tu veux bien, quelque chose à rire surtout, je crois... Mais voilà, bref, c'est ainsi: je bois.* Si-rupeuse, la voix de Faithfull, elle a répondu: *Ne dégrisez jamais trop... Grisé n'est pas enivré, vous savez...*

Wow. Ce vous. Génial. Et cette voix d'outre-tombe. Un accent brésilien, je pense, ou bulgare peut-être, c'est dire le cirage dans lequel je me trouvais déjà.

Mais bon, oui, je savais. Je ne voulais cependant pas espérer que d'autres savaient. Je ne pouvais plus vraiment espérer, en fait, à cette époque de ma vie, je longeais les falaises depuis un assez bon moment et je ne pouvais tout simplement plus m'offrir l'élasticité de l'espoir, ce luxe. Et puis, surtout, écoutez, nous sommes entre nous, eh bien, je crois que je ne voulais pas être celui qui bénéficiait de la connaissance ou de la compassion des autres, voilà, mais

c'est peut-être la même chose, ça. Bref, sa réponse m'a intrigué, bien sûr, et allumé davantage, mais j'y allais avec d'infinies précautions – la souffrance, il faut savoir, je suis déjà passé par l'abattoir, moi aussi, alors on fonce, certes, mais plus doucement: je veux bien que vous rentriez le couteau ici, mademoiselle, mais laissez-moi donner mon avis.

Je lui ai dit ensuite: *Des regards... Plein de convoitise... Sans doute ce qu'il faudrait appeler mon désir, pour d'autres femmes.* En levant l'index et l'intonation, j'ai ajouté: *Beaucoup, d'autres femmes...* Elle regardait un fil qui dépassait d'une couture de ma chemise. Elle a répondu: *Je vois... C'est bien, c'est... très très bien... Et, vous savez, ne me faites jamais le coup de la stèle, je vous en prie, laissons les morts aux morts... Mais...* (elle m'a regardé si droit dans les yeux que j'ai eu mal à l'épaule), *mais c'est dans mon lit, que tu couches... D'accord?*

C'était un «tu» vraiment appuyé, presque élogieux, magnifique, je ne veux pas cacher que je me suis senti élu. Elle a cassé le fil d'un petit coup sec, comme habituée à ce geste-là, tout en ne me quittant pas des yeux.

Nous sommes bien d'accord? C'est moi que tu choisis comme abîme. No. Way.

Je suis resté muet, évidemment.

Absolument d'accord, et ravi.

Admiratif aussi – ce *No way* atteignait au génie, mais tout de même, je restais sur mes gardes, et j'avais très peur, je me souviens, très très peur de retomber dans ce piège dont je venais à peine de sortir, laisser son regard de femme me définir comme homme, toutes ces bêtises. J'étais assez méfiant, donc – on m'a beaucoup aimé, c'est elle qui me l'a fait remarquer, et ça aigüise les nerfs, bien entendu, tout cet amour.

Plus tard je lui ai dit: *Vouloir être le premier, ça peut m'habiter parfois; je parviens souvent à chasser cette merde, mais à l'occasion elle gagne sur ce que je suis, et je cède, je pense à moi, un Moi énorme, tentaculaire, une gloire qui assurerait qu'on me voie un peu mieux, ou qu'on m'aperçoive, tout court, et que ma mère soit fière de moi, tu comprends?* Elle ne disait rien, elle ne répondait rien, alors j'ai à nouveau fouillé dans le fond de mon sac et j'ai trouvé ceci:

Ou encore, que les quelques phrases que je porte ne soient pas d'emblée écartées, uniquement parce que c'est moi, petit homme, qui les porte, est-ce que tu vois le genre? Cette fois, j'étais au bout de ma peine et de ma repartie, j'espérais vraiment qu'elle soit attentive à l'évolution du jeu parce que j'avais réellement besoin d'un écho. Heureusement, elle connaissait ma cécité, alors elle a noblement saupoudré quelques mots dans l'espace. *Tu t'en demandes, comme tu t'en demandes... Quelle belle intransigeance. Mais n'as-tu pas autre chose à aimer de toi-même?* Elle s'est tournée vers la fenêtre, la ville était proprement scandaleuse, avec la silhouette de cette femme à l'avant-plan, j'étais fort probablement trop inquiet pour entendre distinctement ce qu'elle disait, mais j'ai retenu ceci: *Écoute, petit: respire. D'accord? Tu es, dans mes yeux; pars loin si tu veux...* Et elle a répété: *Tu es, dans mes yeux... Je ne sais pas si tu peux comprendre ça.*

Je l'ignorais moi aussi, mais je l'ai pris en pleine poire, ce Je ne sais pas-là, je le jure, et j'étais assez emporté, je me rappelle très bien. Peut-être même, déjà, à ce moment, mentais-je un peu, afin d'installer des milliards de possibilités d'échecs, essayer de voir au loin afin d'y planter quelques dolmens, obstacles solidement ancrés sur lesquels nous nous casserions le nez; une sorte d'épreuve par le feu destinée à ne nous laisser aucune chance. C'est d'une assez rectiligne idiotie, je m'en doute bien, mais je n'ai jamais rien fait à moitié; quand je m'y mets, mon imbécillité est à peu près parfaite. Je voisinais l'extase, cette fois-là, je voudrais quand même le spécifier, je n'ai donc aucune excuse valable.

Je lui ai parlé de l'angoisse de vaincre, bien plus cruelle, plus incisive que les clous résinés de la défaite, parlé de mon incapacité à me protéger, quand je soupçonne qu'un mot attend au-delà de moi, au-delà du mal indicible que je peux causer à qui m'aime. Radieuse, parfaitement chiante, elle a chuchoté: *Un couple, un vrrrai couple, c'est ne jamais faire à ce point d'emplottes que les quatre bras en deviennent occupés.* Elle souriait en roulant des épaules... *Dans un vrrrai couple, au moins l'un des deux garde une main libre...* Elle est redevenue très grave, tranchante: *...et le plus souvent la femme, tiens, la main libre,*

pourquoi pas? parce que ça va bien faire, leur féminisme à la con! Radoucie, rêveuse à nouveau, quasiment espiègle: Plus tard, les deux, le couple, ils retournent au supermarché... Et tu verras, ils seront grandioses dans les allées de pains, tu verras bien.

L'amour: pas plus de trois paquets pour quatre bras... Bon sang, moi qui passe des heures à chercher des images.

Dans un vrai couple, conclua-t-elle, soudain totalement à elle, avec cette voix de complètement folle qui me fait parfois douter de notre propre existence, dans un vrai couple on garde au moins un bras libre.

J'ai vu, de mes yeux vu, des papillotes crépiter dans ses yeux, des ailes se déployer enfin aux commissures de ses lèvres chaudes, des navires vent debout sous le fard discret, les cimes neigeuses des cumulus en haute altitude, j'entendais dans ses veines couler le Vésuve, quelques riens que j'ai tout de suite sus assez marquants dans ma vie.

Et l'amour, jamais plus de trois paquets pour quatre bras...

J'ai dormi comme je n'avais jamais dormi, je crois bien, cette fois-là, entre ses bras victoriens, je me suis déposé, comme on peut le dire de la cendre, sur sa poitrine océane, je ne connais personne qui n'aurait pas été une seconde apaisé à l'idée de retourner plus tard au supermarché au bras de cette femme.

Des semaines après je lui ai dit: *Je... Écoute... Je me touche parfois, et je m'emporte assez loin tu vois, et ce n'est pas... écoute... Ce n'est pas toujours en ta compagnie, voilà, si tu vois ce que je veux dire... Pas toujours grâce à toi, ce n'est pas toujours ta main.* Je regardais dehors, je regardais le plus vite possible, je suppose qu'il faisait froid à cause de la neige et des rafales dans la vitrine de la salle à manger, mais je ne sentais rien, d'où je parlais, ou à peine. Elle a répété dans un souffle: *Tu te touches... et pas toujours en ma compagnie...*

Elle a hoché la tête. De gauche à droite, avec assurance, mais je n'ai pas pu voir distinctement si c'était vers le passé ou le futur, encore aujourd'hui ce n'est pas très clair dans ma tête. Ça a pris une éternité, une toute peti-

te, et ensuite elle s'est penchée pour embrasser ma main, et puis son corps est devenu flou. Elle m'a fait l'amour, elle m'a dit le lendemain qu'elle m'avait fait l'amour. Il me semble encore, pourtant, dans mon ignorance, perte de ce souvenir, il me semble encore, ses doigts, contre mes omoplates, sentir. Le matin imminent suivant, à mon éveil, de quelque part très loin au-delà de mon épaule, j'ai entendu: *Et pas toujours en ma compagnie... Mon Dieu... C'est assez... c'est géant, je crois, tout ce que tu oses dire... Tu partages beaucoup, garçon...* Songeuse, toujours, tellement songeuse, elle a ajouté: *Tu risques tant... On dirait que c'est ainsi que tu respirez. Comment te transmettre un petit peu de ma reconnaissance?*

Ç'a été la première journée totalement suspendue de notre vie, un mardi.

Immobiles, tous les deux, tout le mardi jour, à avoir peur comme des enfants, à se tenir, à vivre de cette terreur, et nous avons réussi, je le jure, nous avons appelé la nuit et la nuit est venue, nous avons ri et nous avons mangé quelque chose de salé, des crevettes ou du saumon, je ne sais pas trop. En boîte en tout cas, c'est elle qui a ouvert.

Après, je lui ai dit: *Une femme, j'étais très jeune, une femme m'a légué quelques saloperies qui remontent à mon sexe une ou deux fois par année. Ce n'est pas un danger pour toi, comprends bien; je me connais tout à fait et je sens venir. Je n'aurais peut-être pas dû te le dire, d'ailleurs; te protéger ainsi, malgré toi.* Elle a répondu: *Comme tu as eu mal... petit. Comme tu as permis que la douleur des autres filtre par tes yeux. Et comme tu es blessé, maintenant. Je crois que je t'aime, tiens.*

Quelle dégaine, cette femme, non mais.

Nous avons refait l'amour.

Et cette fois-là, point à la ligne, j'étais acquis.

Quelque temps plus tard, très récemment, j'ai pleuré, longtemps, à la table, il y avait du vin, j'ai pleuré en lui disant que je croyais ne plus pouvoir être rejoint, et que je ne voulais plus, merde, être rejoint, que je me sentais tout à fait idiot de lui avouer pareille bêtise, mais j'ai ajouté que ce n'était pas le fait qu'elle me rejoigne réellement qui comptait pour moi, c'était plutôt cette tentati-

ve immense, à partir d'un état de oui, d'un désir d'essayer, et le partage surtout, l'acceptation, ce projet de vérité, comme une évidence de l'être, à un certain moment de l'existence, l'acceptation de tout ce qu'il faudrait aux yeux des autres cacher, travailler, refuser de soi, ou rendre comestible dans le gigantesque cirque du monde. Partage de toutes les imperfections, de la honte, des pépins de la pomme, vus enfin comme des morceaux nécessaires de l'ensemble, des facettes de plus à aimer chez l'autre.

Elle a voulu répondre, je crois, mais il était encore bien trop tôt dans notre vie, alors elle a hésité, et elle n'a rien dit, finalement, elle est capable de ça.

Elle m'a versé du vin.

Elle a chuchoté de nouveau, mais cette fois comme si je n'étais pas là: *Jamais je ne laisserai ton verre vide très longtemps, toi.* Elle a répandu son abondante chevelure mauve sur mon visage pour m'éviter la lumière trop crue du crépuscule agonisant, elle a appelé, crié, hurlé, pour quelqu'un, entre les lattes du plafond, afin qu'il vienne me convaincre de refaire totalement confiance, elle lui en voulait, à cet invisible, une grande colère, et elle est tout de même restée près de moi, à la table, son pied a touché ma jambe, j'ai pleuré jusqu'à longtemps encore, le vin était si rouge, j'ai en souvenir dans mes larmes sa main, huile essentielle répandue sur ma peau, mince halo humide, minuscule protection.

Acquis, et confirmé, depuis lors, c'est tout récemment.

Je suis trois années plus vieux qu'elle.

Je crois que ça paraît, souvent, alors j'en veux à l'Amérique.

Je lui demande notre âge, parfois.

Je suis certain qu'elle ment.

* * *

Tout lui dire, me libérer de tout, tout de suite, peut-être pour nous tuer tout de suite, je l'ignore, mais je tiens assez à ce qu'elle porte avec moi tout ce qui nous permet, nous fonde, tout ce qui fait de nous un ensemble, et qu'elle ose encore mon corps, avant chaque aveu du sien.

Des mains partout, toujours, et demain de nouveau des mains. Les siennes. Et parler encore.

* * *

Je voulais peut-être nous tuer tout de suite, c'est vrai, éviter à la source les lacérations, la douleur, faire pousser des pierres, je suis quand même un type bien, et je ne regrette rien.

Mais je ne connais pas grand-chose à l'amour, c'est ça la vérité, et je ne peux plus vraiment tenter de le nommer, ma voix, mon ignorance ne donneraient plus le change, et ce serait assez pathétique, comme appel de loup, du reste.

* * *

Je crains, bien sûr.

Je crains que cette femme ne puisse tenir le rythme, qu'elle se soit fait une idée de moi, et que demain elle me trahisse, comme ça, sans plus rien dire, qu'elle aille se baigner nue avec des gens de son âge. Je lui aurais révélé l'essentiel de moi et elle ferait comme si elle n'avait pas entendu. Elle me couperait la tête et ça lui conviendrait de trancher ainsi. Ma tête roulerait dans un fossé pendant qu'elle, elle regarderait ailleurs.

Oui, j'ai peur.

Mais est-ce vraiment à moi, cela?

Je veux dire, une peur pareille. Est-ce à moi? Et la paralysie?

Je veux servir cette femme. Être là, lui parler, accueillir ses mots osseux, les empreintes de ses doigts sur notre pont.

Et, quoi qu'il en soit, la servir.

* * *

Projet, de vérité.

À cela, je ne peux rien, et je ne veux rien pouvoir.

* * *

Mais à ma peur, par contre, et pour répondre à la cohorte des choses de la vie qui m'éveillent la nuit, qui m'appellent et me réclament, l'armée des choses qui me tou-

chent le bras et qui me chuchotent, de leur toute petite voix: Fais-nous, fais-nous, fais-nous, fais-nous..., à ces choses qui m'appellent et me parlent, à ces régiments d'enfants qui m'invitent à vivre et à faire, je peux dire oui. Consentir.

Fais-nous, fais-nous, fais-nous..., insistent les gamins, ne les entendez-vous pas?

Et à ça, oui, heureusement, à ça, précisément, je peux, encore, quelque chose.

Je peux tout.